



comprendre l'alcoolisme.

l'alcoolique et l'argent

< [texte développé](#) >

D'après un article paru dans la revue "**Alcoologie et Addictologie 2000**" 22 (2) : 147-152.
Cette revue est éditée par la [Société Française d'Alcoologie](#) (SFA).

Chapitres :

- 1) [Un réaménagement de la réalité](#)
- 2) [Temps circulaire, temps linéaire](#)
- 3) [Un assujettissement pulsionnel](#)
- 4) [Le problème de la monnaie](#)
- 5) [Une invention qui bouleverse le temps et l'espace](#)
- 6) [Le destin des aménagements symboliques](#)
- 7) [Que dit la clinique ?](#)
- 8) [Illustrations cliniques](#)

Un réaménagement de la réalité

Le comportement de l'alcoolique vis à vis de l'argent est perturbé, autant pour le gagner que pour le dépenser. Personne n'en doute, mais vouloir examiner ce problème appelle à un certain regard sur la place de la monnaie dans la vie de tout le monde. Le temps c'est de l'argent a-t-on dit. L'alcoolique nous le prouve lui qui, sans cesse plongé dans le temps de boire, se trouve gravement dérouté dans son rapport à l'argent, souvent détrimment de ses proches.

Peu importe que l'on parle ici de "*dépendance physique ou de dépendance psychique*". L'alcool est la principale préoccupation du patient. Pour lui la boisson devient :

- un besoin permanent ;
- une substance nécessaire que son corps exige en permanence.

Dans l'affection évoluée, le patient doit s'organiser continuellement pour prévenir le manque (la médecine sait depuis longtemps que l'approvisionnement en alcool ne peut être interrompu sans précautions chez les grands buveurs).

Curieusement le patient va se sentir préoccupé de prévenir **le manque d'alcool et non le manque d'argent**, pourtant nécessaire à l'achat des boissons. Ainsi les dépenses se font au détriment de sa famille ou d'autres besoins élémentaires. Et plus encore il s'ensuit la négligence puis l'abandon du travail et même l'abandon des droits tels que les indemnités SECU ou le RMI, comportements caractéristiques de l'alcoolisme.

Par contre on connaît les stratégies des malades pour constituer leurs réserves. On sait leur habileté à être "*toujours présent sur le circuit de l'alcool*", ce qui fait le désespoir des proches mais donne une idée de la force tyrannique du besoin.

Temps circulaire, temps linéaire.

S'ils s'occupent moins de leur famille, délaissent leurs intérêts, est-ce parce que la recherche d'alcool accapare tout leur temps disponible ? Un premier regard le laisserait croire, mais tout montre que la personne alcoolisée ne vit pas à la même horloge que les autres personnes. Ses activités ne se déroulent ni dans les mêmes cycles ni dans les mêmes routines que la vie ordinaire.

Pour éclairer nos propos, précisons que nous organisons nos journées en un temps pour manger, un temps pour travailler, un temps pour le loisir, un temps pour l'hygiène du corps et de l'esprit, etc..

La dessus une distinction s'impose :

1°/ Certaines de ces activités nous occupent de façon continue (disons linéaire). Il en est ainsi quand la tâche proposée est de transformer quelque chose, un objet ou une situation, (qui aurons ainsi acquis un sens nouveau). On range dans cet ordre le travail du salarié à l'usine au bureau, le travail de gestion, de programmation, etc.. Certes discontinues dans leur durée,

découpées en journées, ces activités sont engagées dans un processus continu, selon un projet (par exemple fabriquer des automobiles, des meubles...). Mais ni l'ouvrier ni l'ingénieur ne sont maîtres du projet, et ce travail, pour eux, n'est jamais une fin en soi. Leur but personnel est normalement le salaire, la somme inscrite sur la feuille de paye et ce qu'elle représente.

2°/ A l'opposé, d'autres activités humaines s'inscrivent dans un cycle (une circularité) où elles se reproduisent sans cesse sans aucune création de sens nouveau. Tout au contraire, ces activités visent à retrouver ce qui a déjà existé et doit exister à nouveau identique. Nous entrons dans le domaine de l'intime : alimentation, hygiène et loisirs du corps et de l'esprit, vie sentimentale et sexuelle, etc. Chaque acte toujours répété, essentiel à la vie, est ici une fin en soi mais ne crée rien de nouveau.

Un assujettissement pulsionnel

Dans les conditions normales, tous ces temps sont rigoureusement séparés. Ce n'est pas sans raison : ils sont antagonistes et s'excluent l'un l'autre. Pour ne citer que cet exemple, disons que le professeur ne mangera pas son casse-croûte pendant son cours, ni ne viendra accompagné de sa maman, pourtant fière de son fils. Ces tabous sont rigoureux.

Le seul acte naturel qui mélange les ordres est le besoin de respirer. Il doit être satisfait à chaque instant, où que l'on soit, à la maison ou au bureau : mais l'air est partout pour nous approvisionner en oxygène. Ceci est à peine une image pour qui sait combien le besoin d'alcool de nos patients est aussi continu et impérieux que le besoin d'air de chacun. Mais, pour respirer, on n'a même pas à y penser tandis que, pour se procurer de l'alcool c'est tout autre chose : volonté, énergie et souvent ruse, sont mobilisées tout entières.

Heureusement pour nos malades, les bistros sont nombreux : il suffit d'y passer aussi souvent que possible et d'y rester aussi tard que possible.

Ici perçoit que le patient qui passe au bistro ne vit pas ces moments comme ses copains qui viennent pour la belote. Les motifs de l'alcoolique ne sont pas les mêmes. Pour lui, la partie de cartes n'est plus son but : il vient faire une belote pour pouvoir boire. Dans les apparences, il partage ces temps de loisir mais en fait un usage détourné. Ce qui l'intéresse, c'est la possibilité de boire.

On peut tenter maintenant de comprendre les changements psychologiques du patient alcoolique. Ils sont dominés par le retour rapproché et incessant du besoin d'alcool. Le sujet est constamment contraint :

- de recréer un état préexistant, celui de son bien-être alcoolique ;
- de prévoir que cet état qui a existé va exister à nouveau dès que nécessaire.

La priorité envahissante du besoin le soumet à une étroite répétition du temps "à l'identique" (une circularité temporelle). Cela va à l'encontre de l'idée ordinaire de notre temps de vivre qui va toujours vers du nouveau (développement continu).

Avec une pression toujours plus grande, s'approvisionner en alcool devient l'idée directrice de toutes ses conduites, autrement dit, de la vie. Cette récurrence rejoint celle des pulsions

biologiques qui gouvernent les besoins fondamentaux. Alignée sur les mêmes schémas d'oralité, elle s'impose avec constance sous une implacable circularité.

Le problème de la monnaie

Etrange digression, sur laquelle se greffe le rapport négatif que l'alcoolique entretient avec [la monnaie](#). Car c'est surtout en tant que rapport primitif au temps qu'apparaît ce symptôme majeur : la **désorganisation de la relation à l'argent**. Ainsi, ne pourrions-nous aller plus loin sans examiner comment s'est installé l'usage de la monnaie.

La notion de monnaie implique la *monétarisation* des échanges. Ce phénomène suggère un regard attentif sur nos habitudes mentales vis à vis du temps et de l'espace dans lesquels nous vivons.

Si tous les peuples du monde utilisent une monnaie, on comprend mal qu'elle puisse n'être qu'un coquillage sans valeur. En fait ce type de monnaie sert de **témoin d'échange**. Ceci représente un progrès sur le simple troc : échanger des paniers contre un arc et des flèches suppose leur production, donc une industrie, même rudimentaire. Dans cet échange le coquillage représente ce qu'il n'est pas. Ceci facilite déjà la production, en la séparant de l'occasion d'usage ; ça facilite aussi l'échange, en le séparant du temps de fabrication.

Dans ce système, **l'idée existe d'échanger ce qui est créé, mais l'idée de créer quelque chose en faisant un échange n'existe pas**.

Une invention qui bouleverse le temps et l'espace

Cette invention fut faite dans l'antiquité par les grecs, plusieurs siècles avant notre ère. Quand un métal précieux a remplacé les coquillages, il fut nécessaire de le peser pour en estimer la quantité.

Ici se place l'invention : un roi de Lydie fit fabriquer des pièces en or **marquées d'un sceau qui garantissait leur poids**. Inutile de les peser : il suffisait de les compter. La monnaie moderne était née, et très vite le système bancaire se développa.

Mais cette invention remarquable ne résume pas le changement de civilisation qui suivit. Nous disions que tous les peuples utilisent une monnaie pour échanger des produits. Par contre l'idée de produire quelque chose ne pouvait découler de l'acte d'échange. L'idée n'existait pas que l'échange pouvait produire en lui-même. Cette idée n'était pas simple puisqu'au départ la monnaie (les coquillages) devaient pouvoir représenter tout, donc rien de particulier, et à partir de ce rien avoir de la valeur !

C'est encore le monde grec qui découvrit **qu'en faisant des échanges on peut obtenir de la monnaie**.

Cette découverte nous intéresse parce qu'elle va bien au-delà de la question des achats et des ventes. Voici un aperçu de ses conséquences, là où elles nous intéressent.

Dans le monde rural traditionnel, le temps et l'espace sont limités par le système de production :

- * l'espace a pour limites la périphérie du terrain exploitable, domaine dont le paysan occupe le centre ;
- * le temps suit le cycle des saisons (l'année = l'annulus) par lequel entre passé et avenir, on espère que ce qui existe a déjà existé et, surtout, doit exister à nouveau ; avec la découverte du *comput du temps* (c'est à dire de la succession régulière des saisons) ce cycle et ses étapes sont vérifiés et sacralisés.

La récolte qui permet de survivre est prévisible et renouvelée tous les ans.

Mais lorsqu'elle est "transformée" en monnaie (en avoir bancaire) par le marchand, la récolte, peut perdurer indéfiniment d'une année sur l'autre ; du même coup le **temps** devient, pour lui, indépendant du cycle annuel. Mais aussi l'espace devient illimité, car peu importe, pour le négociant, le terroir d'où provient la marchandise. Peu importe cette marchandise.

On aura perçu l'essentiel : cet usage de la monnaie conduit à la rupture des liens avec l'objet produit. Et surtout, la notion d'un espace-temps circulaire perd son importance.

Les **caractères non fini et illimité de l'espace et du temps** sont adoptés par la pensée (c'est la pensée moderne) avec la notion géométrique d'infini et celle de transformation continue (ou si l'on veut de *croissance* continue). Ces nouvelles conceptions sont toutes puissantes dans le travail, les sciences et l'économie. La notion de monnaie rejette le temps et l'espace circulaire.

[**Note de JP. Morenon** : Les deux paragraphes précédents contiennent des inexactitudes historiques ou conceptuelles. La monnaie scripturaire, celle qui nous intéresse ici puisqu'elle permettait des échanges de valeurs détachées des marchandises échangées, existait plus de deux mille ans avant la monnaie fiduciaire (pièces). Voir l'article sur [l'invention de la monnaie](#). La monnaie fiduciaire relève d'une simplification comptable rendue nécessaire par la complexification exponentielle des échanges commerciaux, et donc des comptabilités exigées par la monnaie scripturaire. Voir l'article "[Qu'est-ce que la monnaie](#)". Enfin, le parallèle évoqué (production continue de sens // production continue de richesses // production continue de monnaie) ne résiste pas à une analyse rigoureuse. En effet les échanges monétaires ne permettent en aucun cas de créer des richesses, contrairement à un processus de production (de voitures dans une usine ou de moutons dans un troupeau). Toute spéculation ne fait que **déplacer** des unités de compte de la valeur. Pour augmenter la valeur des richesses d'une communauté (famille ou pays) il n'y a que trois solutions : produire, cueillir, ou voler. De nos jours (retour aux origines permis par l'informatique) l'essentiel de la monnaie est scripturaire et sa création relève de la consommation et non de la production. Voir l'article sur [la création monétaire](#). La question est de taille au regard de l'argumentation du présent article, puisque, aussi surprenant que cela puisse paraître, la monnaie résulte d'un processus continu de **consommation**, le processus de production n'étant qu'une **conséquence** de la loi bancaire.]

Le destin des aménagements symboliques

Ici vont apparaître les contraintes qui pèsent sur nos patients. Leur besoin de boire ne laisse guère de temps entre les prises d'alcool, ni de distance avec le produit (il faut des provisions à portée de main). Le temps et l'espace sont rythmés par l'alcool comme ils le sont par le biberon pour les nourrissons dans les premiers âges de la vie.

En fait le délaissement de l'argent trouve ici une cause beaucoup plus profonde que le manque de temps disponible : elle réside dans l'opposition de deux nécessités qui dirigent les conduites humaines :

- d'une part *la nécessité biologique, corporelle*, où se trouve plongé l'alcoolique ; elle ne souffre guère de retard, et le reconduit dans un système circulaire ; cette nécessité est dominante ;
- d'autre *la nécessité sociale* qui prescrit de consommer en respectant les rituels, les moments, les lieux et l'intervention de l'argent.

Car pour l'acte de boire, la société impose un délai, un rite et un symbole entre l'être et son plaisir. On ne boit pas la même chose avant, pendant, après les repas, selon les mets, ni selon les convives.

Mais la consommation pathologique n'a que faire du symbole et tous les moments sont bons.

Il faut donc distinguer entre :

- l'acte respectueux du protocole social, des usages, installés dans un temps continu, celui où fonctionne la monnaie ;
- et l'acte non symbolisé qui n'attend pas, ne se dit pas, ne se montre pas, et ne connaît qu'un temps répétitif qui "tourne en rond" autour du besoin.

Nous formulons donc l'hypothèse que le besoin incessant d'obéir à son corps, contredit la logique économique et sociale faite, à la fois, de temps différé et d'échange monétaire. Plus qu'une simple démotivation pour l'argent, le patient subit une impossibilité de fonctionner selon les valeurs de civilisation qui entrent en conflit avec ses besoins contraignants.

C'est un des fait les plus remarquable que cette incapacité affecte tout ce qui passe par la monnaie : gagner son argent comme le dépenser. L'anarchie des dépenses, la démission professionnelle, et même le délaissement des ressources, font partie de l'évolution de la maladie.

Que dit la clinique ?

Qu'il faut abandonner cette idée que le sujet n'a ni le temps ni l'envie de se consacrer à d'autres activités. En fait il ne dispose plus des capacités de raisonnement nécessaires pour appliquer à sa vie l'usage de l'argent. Sa pensée n'y est plus adaptée.

Cette transformation, est difficilement exprimable, et il n'en est pas malheureux, au contraire, tant que le taux d'alcoolémie est suffisant. Pour lui, ce qu'il ressent, teinté de narcissisme, n'est pas désagréable : tout est simple et facile. Rien ne peut l'atteindre, et si on le voit échanger des paroles, il ne se sent plus concerné.

Mais lorsque revient la nécessité de se procurer de l'alcool les contours du monde se précisent et avec eux des contraintes qu'il convient de fuir au plus vite, un peu comme le ferait un délinquant.

On a dit que, pour le sujet, le temps était suspendu. En fait il serait peut-être plus juste de dire qu'il existe seulement un moment qui n'en finit pas, sans présent, ni passé, ni futur, mais avide du retour d'un état préexistant.

Ainsi sont décrites les modifications apportées par l'alcool. Les patients sont pressés de retrouver aussi rapidement que possible un état dans lequel ils ne se sentent pas concernés par le monde extérieur. Ne sont-ils pas d'abord pressés de fuir une vie sociale plongée dans l'univers de l'argent, ses limitations et ses obligations ?

Illustrations cliniques

Observation n°1

Monsieur M. Agé de 43 ans à son admission était technicien dans une entreprise de mécanique et rapportait son salaire à la maison. Il était alors marié, ayant deux enfants, et vivait dans une coquette villa. Mais déjà certains comportements inquiétaient l'épouse : des absences mal justifiées et son état en fin de journée. Il affirmait que son goût pour l'alcool n'était en rien pathologique. Il engageait sa femme à partager un apéritif avec lui et donnait pour preuve une consommation vespérale limitée. Mais celle-ci n'était pas dupe et avait bien découvert dans la voiture et ailleurs les "compléments" qui expliquaient l'état de son mari. Celui-ci, rebelle à toute idée de cure, mettait en avant les nécessités professionnelles.

Un bouleversement survint dans sa vie qui aurait du avoir des effets inverses à ce qui advint : son patron se retira, lui laissant l'entreprise. Très vite, cet homme cultivé s'avéra incapable de la moindre gestion. La faillite fut inévitable. Les revenus se tarissèrent, l'alcoolisation s'accroît et les rapports familiaux, devinrent de plus en plus difficiles. L'entreprise fermée, une pseudo activité ne faisait que masquer ses alcoolisations massives. L'épouse, espérant jusqu'au bout, allait maintenant se procurer nourriture et vêtements dans les associations caritatives. Finalement elle dut se résoudre au divorce et le mari, actuellement SDF, est épisodiquement hébergé dans un accueil de nuit. D'une hospitalisation il ne tira aucun bénéfice sinon la constitution d'un dossier de RMI, démarche urgente, négligée pendant deux ans.

Certes ce patient a pu concilier sa "survie alcoolique" avec son activité salariée. Mais, à y regarder de près, celle-ci était extrêmement répétitive, son épouse gérant alors les finances du ménage. Tout le désignait à être patron de cette petite entreprise, dès l'instant où, par son ancienneté et son expérience il en connaissait tous les fonctionnements. Mais devenir patron, et assurer la gestion, supposait une représentation économique de ces mêmes tâches auxquelles il s'était longtemps consacré. Cela lui fut complètement impossible et la coupure, sinon le naufrage survint à ce moment précis où il en fut chargé.

Les observations de ce type sont innombrables en clinique alcoolologique où l'on voit se cumuler les arriérés de loyer, d'impôts, de mensualités d'emprunts, de pensions alimentaires, aussi bien que les droits non régularisés...

Observation n°2

Monsieur R. avait, dans sa vie, réalisé ses ambitions. Se formant au métier de charcutier-traiteur. Il savait alors manipuler les capitaux importants et pu monter avec succès deux entreprises qui, furent vite réputées dans sa région. Mais il avait consommé très jeune et l'alcoolisme s'aggrava au point que sa femme le quitta et qu'il ne revit plus ses enfants. Commence alors, depuis 5 ans une vie d'errance, avec quelques embauches épisodiques puis des emplois saisonniers d'ouvrier agricole, pour finalement échouer dans un foyer pour sans abri.

Observation n°3

Monsieur S., de son côté, arrive dans le service en état de dégradation physique importante. Plusieurs cures précédentes n'ont eu que des résultats très fugaces. Ce patient avait été marié et avait une fille de 16 ans. Après une bonne qualification professionnelle, en rapport avec son niveau d'étude, il put créer sa propre entreprise. Il la géra quelque temps mais l'alcoolisation provoqua la dérive classique. SDF depuis 4 ans ce patient vit effectivement dans des squats et de mendicité. Il précise avoir éprouvé un sentiment de honte, au début, pour "faire la manche" puis est parvenu à s'y habituer. Nous lui laissons le mot de la fin avant son départ pour un foyer de réadaptation : "maintenant je suis à la croisée des chemins, rester clochard ou retourner à une vie comme vous".



[*Retour à l'Index*](#)

Site créé le 02 août-1997. - Dr J. Morenon, 8 rue des tanneurs, F-04500 [RIEZ](#)

Emplacement du Fichier :

<http://jean.morenon.fr/PDF/alcolarg.pdf>

